3 1761 09704055 4

Bib.Lit
S

Sabatier, Auguste
Les origines littéraires et la composition de l'apocalypse de Saint Jean.

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Lady Falconer
from the books of the late
Sir Robert Falconer, K.C.M.G.,
President of the University of
Toronto, 1907-1932

LES
ORIGINES LITTÉRAIRES
ET LA COMPOSITION
DE L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN

PAR

A. SABATIER
professeur à la Faculté de théologie,
et Directeur adjoint à l'école des Hautes-Etudes de Paris.

Extrait de la Revue de théologie et de philosophie.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme.
33, rue de Seine, 33.

1888

Bib. Lit
S

LES

ORIGINES LITTÉRAIRES

ET LA COMPOSITION

DE L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN

PAR

A. SABATIER

professeur à la Faculté de théologie,
et Directeur-adjoint à l'école des Hautes-Etudes de Paris.

Extrait de la Revue de théologie et de philosophie.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme.
33, rue de Seine, 33.

1888

426518
28.7.44

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essai sur les sources de la vie de Jésus. Les trois premiers évangiles et le quatrième. — 1 vol. in-8, 1886 . . . . 2 fr.

De l'influence des femmes sur la littérature française. Conférence faite à Strasbourg, Mulhouse, Sainte-Marie-aux-mines, Bischwiller. Seconde édition. — Broch. in-8, 1873 . . 50 cent.

L'apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée. Seconde édition, revue. — 1 vol. in-12, 1881 . . . . . 3 fr. 50

Le canon du Nouveau Testament. — Grand in-8, 1877 1 fr. 50

Mémoire sur la notion hébraïque de l'Esprit. — In-4, 1879 . . . . . 4 fr.

L'origine du péché dans le système théologique de Paul. — Grand in-8, 1887 . . . . . 2 fr.

LES ORIGINES LITTÉRAIRES

ET LA COMPOSITION DE L'APOCALYPSE

L'étude critique de l'Apocalypse de saint Jean semblait épuisée ; la discussion même, sur ce sujet si fertile en disputes, sommeillait, quand tout à coup un réveil s'est produit et des perspectives nouvelles se sont ouvertes. La critique avait démontré, en se fondant avant tout sur les oracles des chapitres XI, XII, XIII et XVII, que le livre datait de la veille du sac de Jérusalem par Titus et, par conséquent, était un des plus anciens livres du Nouveau Testament. On se plaisait à y voir le document authentique du judéo-christianisme primitif en opposition flagrante avec les grandes épîtres de Paul. Cette conclusion était précipitée. Les oracles des chapitres XI, XIII et XVII peuvent bien dater de la guerre juive ; mais est-il permis de conclure de la partie au tout et de quelques morceaux à l'ensemble de l'ouvrage ? En d'autres termes, l'Apocalypse qui porte le nom de saint Jean, est-elle une et homogène ? Ne serait-elle pas composée d'éléments plus anciens et d'éléments plus modernes ? Voilà le nouveau problème qu'on discute partout aujourd'hui avec une grande vivacité.

Ce n'est pas que la question ait été pour la première fois soulevée de nos jours. Grotius, dans ses *Annotationes*, au XVIIe siècle, Schleiermacher, Bleek, dans la première moitié

du nôtre, et d'autres théologiens moins connus avaient déjà contesté l'unité du livre et avaient fait des tentatives pour le décomposer en ses éléments primitifs. Ces essais n'avaient pas abouti et étaient presque oubliés. Nous ne pensons pas que la récente tentative de M. Völter eût réussi, à elle seule, à ressusciter le problème [1]. L'explication de ce théologien a paru si compliquée et se soutient par des distinctions si subtiles et si arbitraires, qu'elle avait plutôt fortifié que compromis la thèse de l'unité du livre. Mais les choses ont changé de face après les observations trop brèves, sans doute, mais très fines et très suggestives que M. Weizsäcker a présentées dans son histoire du siècle apostolique [2] et surtout après l'hypothèse de M. Vischer tout de suite adoptée et recommandée par M. Harnack [3]. Le succès de cette dernière a été considérable. On a même dit que le problème était enfin résolu. Les lecteurs français la connaissent assez bien après qu'elle a été exposée et discutée par MM. Ménegoz et Bovon, dans la *Revue de théologie* de Lausanne [4]. Comme la solution présentée par M. Vischer a été le point de départ de nos recherches et comme c'est par l'examen même auquel nous l'avons voulu

[1] *Die Entstehung der Apocalypse*, 1882; seconde édition, 1885.

[2] *Das apostolische Zeitalter*, 1886 ; p. 504-527.

[3] *Texte und Untersuchungen*, Harnack ; II Heft. 1886.

[4] La présente étude était entièrement rédigée lorsque j'ai pu lire le remarquable article de M. Bovon. C'est pour cette raison qu'il n'en est pas tenu plus de compte. Le lecteur verra bien vite les points où nous sommes d'accord et où nous différons. Les remarques de M. Bovon sur la parenté et même l'identité des croyances eschatologiques des premiers chrétiens et des juifs leurs contemporains sont d'une irréfutable justesse. Il n'a pas avec moins de bonheur relevé les traces profondes que la théologie johannique a laissées dans l'Apocalypse. Ces raisons générales malheureusement ne suffisent pas, à mon avis, pour sauver l'unité originelle du livre. Mais où nous ne sommes pas d'accord, c'est dans l'exégèse du texte et en particulier dans l'interprétation des chapitres XII et XI. Il me paraît toujours que, pour trouver un sens chrétien à ces oracles, il faut absolument les détourner de leur sens historique et naturel. M. Bovon a prouvé que la manière dont M. Vischer décompose l'Apocalypse n'est pas soutenable; mais il n'a pas prouvé, à mon sens, que ce livre ne renferme pas des éléments hétérogènes.

soumettre que nous avons été conduit à une solution différente et nouvelle, il convient, mais il suffit de la résumer en deux mots. Voici comment on peut la formuler d'après M. Vischer lui-même : l'Apocalypse que nous lisons aujourd'hui, n'est que l'édition chrétienne, augmentée d'une préface et d'une conclusion (I-III, XXII, 6 ad finem) et ornée de notes intermittentes, d'une apocalypse primitive juive, qu'un disciple de Jésus a voulu approprier à l'édification des chrétiens de son temps. Telle est l'hypothèse que nous commencerons par discuter.

I

Avantages et difficultés de l'hypothèse de M. Vischer.

Ceux qui ont étudié de près la littérature chrétienne primitive et les problèmes qu'elle nous pose, ne jugeront point cette hypothèse impossible à priori ni même invraisemblable. Au contraire, elle est en parfaite harmonie avec les mœurs littéraires de cette époque. Les transformations d'ouvrages plus anciens, les interpolations intéressées sont alors un procédé courant, pratiqué par tout le monde et dans toutes les écoles. Pour ne pas sortir du Nouveau Testament, notre Evangile selon saint Matthieu passe généralement aujourd'hui pour la refonte et l'amalgame de deux récits plus anciens avec des additions et des réflexions d'un dernier rédacteur introduites pour faire les liaisons et les coutures nécessaires. D'autre part, les anciennes apocalypses juives d'Hénoch, d'Esdras, des douze Patriarches ont été toutes christianisées par des interpolations évidentes. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'Apocalypse de saint Jean ?

Reconnaissons en outre que la nouvelle hypothèse a bien des avantages : d'abord son extrême simplicité et sa facilité. Sauf en quelques passages que nous aurons à examiner, M. Vischer n'a usé d'aucune violence. Il lui a suffi de secouer le texte, à vrai dire, pour en détacher les interpolations qui sont, en effet, toutes superficielles et comme plaquées. Un second avantage qui n'a pas moins frappé la critique, c'est la

manière dont elle résout les plus grandes difficultés et les les antinomies internes de ce livre mystérieux. Ainsi s'expliquent en effet le plus naturellement du monde la double christologie de l'Apocalypse, christologie juive et christologie chrétienne ; la double forme de piété, piété hébraïque pleine de colère et de désir de représailles et piété mystique et johannique ; enfin, la double date assignée à la composition de l'ouvrage : la date de la guerre juive (années 68-70), établie par la critique moderne, et la date des dernières années de Domitien maintenue par la tradition ecclésiastique. Tout cela a vivement frappé l'opinion et contribué à faire un succès rapide à la nouvelle hypothèse. Qu'on la repousse ou qu'on la rejette, il y a dans les observations qu'a faites M. Vischer des faits évidents et certains qui désormais ne seront plus méconnus. Son apparition marque un progrès sensible dans l'intelligence de l'Apocalypse.

1° Cependant il n'est pas probable que cette hypothèse se maintienne telle quelle dans la science. Si elle a des mérites incontestables, elle souffre de difficultés qu'on ne tardera pas à reconnaître. La première de ces difficultés provient de l'unité du style entre les trois premiers chapitres qu'on attribue à un auteur chrétien vivant trente ans plus tard et le corps de l'ouvrage qui serait d'un écrivain hébreu. M. Vischer l'a bien sentie, et pour y parer, il a dû compliquer sa première hypothèse d'une seconde. Il a supposé que l'Apocalypse juive primitive avait été écrite en hébreu ou en araméen et que l'auteur chrétien l'avait traduite en même temps que retouchée et augmentée. De là l'unité générale du style. Mais peut-on établir que le corps principal de l'Apocalypse (IV-XXII, 6) est une traduction et que le reste n'est pas une traduction ? En vain avons-nous fait une comparaison minutieuse, à ce point de vue du style, entre les trois premiers chapitres et le reste, il ne nous a pas été possible de noter la plus légère différence, soit dans le caractère de la langue, soit dans le degré de liberté de l'auteur. Rien ne donne à soupçonner qu'ici il était asservi à un texte et que là il obéissait librement à sa propre inspiration. Son langage est partout également hébraïque.

On a cherché des preuves plus positives et l'on a signalé le passage IX, 14 où il est question de qnatre anges liés sur le grand fleuve de l'Euphrate. Ces anges paraissent bien être des rois, comme le prouvent le passage analogue XVI, 12 et un morceau identique, dans une petite apocalypse d'Esdras. On a voulu voir ici une faute de traduction qui démontrerait l'existence d'un texte sémitique derrière notre texte grec. Il était très facile, en effet, de confondre les deux mots hébreux, *melech* et *maleach*, surtout au pluriel, dont le premier signifie roi et le second ange, et c'est ce qu'aurait fait, par inadvertance, le rédacteur grec de notre Apocalypse. Dans ce passage, au lieu d'ἀγγέλους, il faut lire βασιλέας comme au chapitre XVI, verset 12. Cette preuve de l'existence antérieure d'un texte hébreu a paru topique et décisive à beaucoup de bons esprits. Oserons-nous dire qu'elle ne nous paraît pas l'être au même degré? A un second examen de ce texte, je suis beaucoup moins convaincu, et je doute très fort aujourd'hui que nous ayons ici une faute de traduction. Qu'il s'agisse dans ce texte des rois des Parthes prêts à envahir l'empire et retenus jusque-là sur les bords de l'Euphrate, nous voulons bien l'admettre. Mais il faut remarquer que l'auteur ne pouvait guère dire quatre rois enchaînés sur l'Euphrate, car ces rois personnellement n'étaient pas enchaînés. Ce qui était enchaîné, c'était leur puissance; or il était très convenable et très conforme au symbolisme apocalyptique de représenter la puissance de ces rois par des anges encore enchaînés et auxquels la liberté est rendue. L'auteur n'avait-il pas désigné les évêques des sept églises d'Asie par les anges de ces églises? Il pouvait donc difficilement s'exprimer autrement qu'il ne l'a fait. Rien n'est moins certain qu'une faute de traduction à cet endroit. Il faudrait plus qu'une prétendue faute semblable pour établir la thèse qu'on défend, et jusqu'à présent on n'en a pas signalé d'autre, au moins à ma connaissance.

Une preuve très forte contre l'hypothèse d'une traduction, telle au moins que la formulent les partisans de l'idée de M. Vischer, peut être tirée de la nature des citations de l'Ancien Testament si nombreuses dans l'Apocalypse de saint Jean.

Si, dans les trois premiers chapitres ou les interpolations chrétiennes, elles étaient faites d'après les LXX, et dans le corps du livre d'après le texte hébreu, il y aurait là une forte présomption en faveur du système de M. Vischer. Mais cela n'est pas. Les citations d'après le grec et les citations d'après l'hébreu, alternent dans toutes les parties du livre. Ainsi, IX, 20 dérive du Daniel grec V, 3, 23; XI, 7 du même texte grec de Daniel VII, 3, 7, 21; XIII, 5 du grec de Daniel VII, 8, 21, etc. Tout cela n'est pas facile à concilier dans l'hypothèse d'une traduction immédiate et simple d'un texte hébreu de notre Apocalypse. Evidemment ce serait une bonne fortune pour la théorie de M. Vischer, si on la modifiait assez pour n'avoir pas besoin de cette hypothèse d'une traduction que rien aux yeux de la critique ne justifie, au moins pour le moment.

2° Le nom de Jean mis en tête de cet écrit ne constitue pas une moindre difficulté que l'unité du style et des citations. La présence de ce nom ne s'explique bien ni dans l'hypothèse de l'authenticité ni dans celle d'un pseudépigraphe. Comment admettre, en effet, qu'un apôtre, comme Jean, eût eu l'idée de démarquer une apocalypse juive et de la mettre sous son nom? Comment un apôtre qui avait entendu la condamnation absolue de Jésus sur le temple, aurait-il pu prendre pour une prophétie divine, la prophétie du chapitre XI? D'autre part, un chrétien qui aurait trouvé une apocalypse juive, se serait contenté de l'interpoler de passages chrétiens, comme on l'a fait pour celle d'Hénoch ou d'Esdras, mais aurait jugé qu'il était bien plus de son intérêt et de l'intérêt de sa cause de la laisser à un prophète juif que de la mettre sous le nom d'un apôtre. Remarquez, d'ailleurs, que la personnalité de Jean le Voyant n'apparaît pas seulement au commencement et à la fin; mais que le pronom ἐγώ traverse tout le livre et caractérise presque tous les oracles. Rien n'est moins impersonnel ni moins anonyme que le livre pris dans son ensemble. Cela ne prouve pas encore, sans doute, qu'il n'est pas entré dans la composition de l'édifice des éléments de provenance diverse; mais cela prouve tout au moins qu'on se trompe en limitant l'œuvre du rédacteur chrétien à un simple travail extérieur de traduction

et d'annotations intermittentes. Encore ici l'hypothèse de M. Vischer gagnerait à être corrigée et modifiée dans le sens d'une participation plus grande du rédacteur chrétien à la conception générale et au plan de notre Apocalypse. Cela deviendra plus évident par la suite.

3° Deux autres questions se posent encore qui augmentent les difficultés de l'hypothèse de M. Vischer. La première est celle-ci : Est-il aussi facile et aussi naturel qu'on l'a dit de séparer les trois premiers chapitres du reste de l'ouvrage, comme une préface qui reste indépendante du livre devant lequel on la met? En faisant cette séparation n'use-t-on pas de violence, et ne brise-t-on pas un plan d'ensemble prémédité et savamment combiné par l'auteur? En second lieu, est-il vrai qu'à partir du chapitre IV, jusqu'à la conclusion, nous ayons une composition parfaitement ordonnée, homogène, quant à l'ensemble et coulée d'un seul jet? M. Vischer semble l'admettre, car il relève avec insistance ce qu'il appelle l'attitude respectueuse et conservatrice du traducteur grec à l'égard de la belle œuvre juive qu'il voulait mettre à la disposition des chrétiens. M. Ménegoz est plus prudent et plus sceptique et nous croyons qu'il a raison. Nulle part le désordre et le caractère de compilation fragmentaire ne sont plus frappants que dans la seconde partie du livre, c'est-à-dire à partir du chapitre XI. M. Vischer ne se serait-il donc pas complètement mépris, d'abord en signalant et en faisant une cassure violente là où il y avait continuité réelle, c'est-à-dire entre les chapitres III et IV et en second lieu, en admettant la continuité et l'unité là où il y a réellement compilation et désordre? C'est à cette double question que doit répondre la suite de ce travail. Mais on comprend après cela que nous n'ayons pas pu considérer le problème littéraire de l'Apocalypse comme résolu par l'ingénieuse hypothèse de M. Vischer et que nous nous sentions le droit et le devoir de le reprendre pour essayer de le mieux éclaircir. Le premier point qu'il faut examiner c'est le rapport des trois premiers chapitres avec le reste de l'ouvrage.

II

Du rapport des trois premiers chapitres de l'Apocalypse avec le reste du livre.

La question que nous devons d'abord étudier est celle-ci :

Les trois premiers chapitres de l'Apocalypse peuvent-ils être compris comme une préface postiche, ajoutée après coup à une apocalypse juive complète d'ailleurs et indépendante ? ou bien font-ils corps avec notre livre, ayant jailli d'une même conception mère, étant partie intégrante d'un plan général, rédigée d'après les mêmes procédés de composition littéraire, et étant psychologiquement de même nature ?

Pour répondre à cette question, que M. Vischer et ses partisans paraissent avoir négligé d'étudier de près, nous examinerons d'abord le caractère littéraire de ces trois premiers chapitres et, en second lieu, le plan général de l'Apocalypse dans lequel ils sont encadrés.

Voici d'abord une remarque préliminaire utile pour déterminer l'intention particulière et le point de vue du rédacteur grec de notre livre actuel, quel qu'il soit. Toute la littérature apostolique que nous possédons dans le Nouveau Testament, sauf les Evangiles et les Actes, est de forme épistolaire ; c'est par là que s'affirme son but essentiellement pratique. L'Apocalypse de saint Jean, malgré le préjugé courant, ne fait pas exception. Elle veut être et elle est réellement une lettre apostolique, adressée à des églises particulières en vue d'une action religieuse déterminée. Les trois premiers versets (I, 1-3) ne sont en effet qu'un titre développé, comme les titres orientaux et anciens qui formaient une phrase entière et quelquefois plusieurs, où les copistes indiquaient la nature d'un ouvrage et en recommandaient la lecture. Ces titres ne sont généralement pas de la main de l'auteur du livre. Il saute aux yeux, dans le cas présent, que l'auteur de notre Apocalypse a commencé sa lettre au verset 4. Les versets 4 et 5 ne sont en effet que la salutation épistolaire et l'adresse qu'on trouve en tête des autres épîtres du Nouveau Testament :

Jean aux sept Eglises qui sont en Asie, grâce vous soit et paix de la part de celui qui est, qui fut. et qui va venir, et de la part des sept esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier né des morts, et le chef des rois de la terre.

Nous remarquerons que, soit par les images, — les sept esprits qui sont devant le trône de Dieu, Jésus-Christ, chef des rois de la terre, — soit par la syntaxe et les incorrections grammaticales, ces premières lignes sont en tout semblables aux morceaux qu'on croit les plus juifs de l'Apocalypse, si bien que quelques-uns ont voulu conserver ce début à l'apocalyse juive qu'on croit avoir découverte. La vérité est qu'ici déjà les idées chrétiennes et les images juives se mêlent et s'amalgament comme elles feront presque toujours dans la suite.

Mais passons ; il ne s'agit, pour le moment, que de la forme épistolaire de l'Apocalypse. Cette forme qui se montre au commencement, se retrouve à la fin. Le livre en effet se termine comme les autres épîtres par ces mots :

La grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec les saints.

Dans le corps du livre, nous pourrions citer des passages où l'on voit que l'auteur ne perd jamais entièrement de vue les destinataires particuliers de son écrit et où l'exhortation pratique interrompt l'exposition apocalyptique. XIV, 12-13 ; XVI, 15 ; etc. On dira que ce sont là les interpolations chrétiennes de l'éditeur de l'apocalypse juive. Nous n'y contredisons pas absolument. Mais l'observation générale que nous venons de faire prouve tout au moins que le rédacteur chrétien n'est pas un simple littérateur, que ce Jean qui écrit aux sept Eglises d'Asie, quel qu'il puisse être, veut faire œuvre apostolique ou du moins œuvre pastorale directe et dès lors il devient difficile d'admettre qu'un apôtre ou un pasteur d'âmes se soit borné à un simple rôle d'éditeur et d'annotateur ; il est bien plus vraisemblable qu'il aura conçu un plan pour l'épître apostolique qu'il voulait écrire. Il a bien positivement usurpé, si l'on veut, ou réclamé pour lui-même l'autorité du témoin de Dieu sur la terre, du voyant transporté dans le ciel, et ayant reçu de Jésus-Christ directement l'ordre de transmettre à ses fidèles sur la terre ses

suprêmes arrêts (I, 4, 9, 11 ; II, 1 et ss. ; IV, 1 et 2 ; XVII, 1 ; XXII, 8). N'oubliez pas que c'est ce Jean qui, dès le début, raconte qu'il a été en extase le jour du Seigneur ; qu'une voix de trompette lui a dit : « Ce que tu vois ou tu vas voir, mets-le par écrit et envoye-le aux sept églises. » A la fin, il répète qu'il a vu et qu'il a écrit. N'est-il pas à supposer que l'auteur qui s'exprime avec cette conscience avait l'intention de faire autre chose que de traduire un livre plus ancien et, quand il pose la plume, qu'il a le sentiment d'avoir fait beaucoup plus ? Qu'il se soit aidé de visions ou d'oracles déjà existant, nous le voulons bien. Tous les auteurs d'apocalypse se servaient les uns des autres ; mais il a pris certainement une part beaucoup plus grande, que ne le veut M. Vischer, à la composition de l'ensemble. Il a fait un livre à lui qu'il peut laisser aux églises d'Asie comme message qu'il avait lui-même reçu du ciel. Cela ne veut pas dire encore une fois qu'il n'ait pas utilisé de matériaux juifs ; mais cela veut dire qu'il y a en lui la conscience d'être autre chose qu'un traducteur et un commentateur.

Ce n'est là qu'une observation générale et préliminaire. Entrons dans le détail ; examinons comment le chapitre IV est lié actuellement au chapitre III et si ce lien peut être dénoué ou tranché sans violence. Le chapitre IV commence ainsi :

Après ces choses, je vis, et voici une porte était ouverte dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue me parler avec un son de trompette, me dit : Monte ici, et je te montrerai ce qui doit arriver. Après cela aussitôt j'entrai en extase, etc.

Cette vision du chapitre IV, dont on veut faire le commencement réel de l'Apocalypse n'est pas une première vision. Elle est donnée positivement comme une seconde vision, non seulement par les mots μετὰ ταῦτα, mais encore par ce détail répété avec intention : ἡ φωνὴ ἡ πρώτη ἣν ἤκουσα ὡς σάλπιγγος λαλούσης μετ' ἐμοῦ. Ces derniers mots lient de la façon la plus étroite cette vision du chapitre IV à celle de I, 10 en lui assignant la même cause et la même origine. Si le rédacteur chrétien est l'auteur de la première vision, il a voulu positivement nous faire croire qu'il est aussi l'auteur de la seconde et des suivantes. Il n'est donc pas si conservateur ni si respectueux

du texte primitif qu'on se plaît à nous le dire. Evidemment si l'hypothèse de M. Vischer est fondée, il faut supposer ici que l'apocalypse juive commençait autrement, car nous n'avons pas ici de commencement réel. Comment commençait-elle ? La vision du chapitre IV est si personnelle qu'elle ne pouvait guère être anonyme. Que vaut une vision sans le nom du voyant ? Si le voyant juif était nommé, pourquoi le traducteur chrétien s'est-il substitué à lui ? On ne le comprend pas.

On se jette là dans des complications inutiles. La vérité est que les trois premiers chapitres supposent le même état mental que le quatrième. Des deux parts, il nous est dit que l'auteur entre en extase, ἐγενόμην ἐν πνεύματι. (Comp. I, 10 et IV, 2.) C'est le même état extatique et apocalyptique, non réel sans doute, mais supposé suivant la convention littéraire propre à ce genre d'ouvrages. C'est dire que ces premiers chapitres sont absolument de même nature que tous les autres. Sans doute, ils forment l'introduction aux visions suivantes, mais cette introtion c'est encore une vision semblable aux autres. Il y a harmonie dans le ton et l'inspiration comme il y a lien dans le plan. Le rédacteur chrétien veut être pris pour un voyant ; il fait lui aussi son apocalypse, et croire que son activité apocalyptique se sera bornée à cette première vision, et, pour tout le reste à traduire en simple scribe, un écrit hébreu, n'est pas très facile.

Si on relit maintenant ces trois chapitres avec attention, on y retrouvera comme accumulés tout le symbolisme et toute la rhétorique apocalyptique du reste du livre. On dirait la magistrale ouverture d'un grand opéra où s'annoncent et retentissent les principaux motifs musicaux de l'œuvre entière. Par exemple, l'auteur avec un soin délibéré et une préméditation très sensible dans chacune des sept lettres aux sept églises, fait l'application morale de quelqu'une des promesses ou des menaces qui vont venir dans la révélation qu'il apporte.

Ainsi à l'église d'Ephèse il écrit : *A celui qui vaincra je lui donnerai à manger de l'arbre de la vie qui est dans le paradis de Dieu.* (Comparez avec XXII, 2.)

A l'église de Smyrne : *Celui qui vaincra ne sera pas atteint*

de la seconde mort ; cette seconde mort n'est expliquée qu'aux chapitres XX, 6 et XXI, 8.

A l'église de Pergame : *A celui qui vaincra, je lui donnerai un caillou blanc et sur ce caillou, un nom nouveau écrit que nul ne connaît que celui qui le reçoit.* (Comparez avec XIX, 13 et XXII, 4.) Et encore, dans cette même épître, ces mots : *Je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche.* (Comparez avec XIX, 21.)

A l'église de Thyatire : *Je lui donnerai autorité sur les païens, et il les gouvernera avec un sceptre de fer.* (Comparez avec XX, 4 ; XIX, 15 et ailleurs.)

A l'église de Sardes : *Je n'effacerai point son nom du livre de la vie.* (Comparez avec XX, 15 et ailleurs.)

A l'église de Philadelphie : *Et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, la Jérusalem nouvelle qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nom nouveau.* (Comparez avec XXI, 10 et XXII, 4.)

A l'église de Laodicée enfin : *A celui qui vaincra je donnerai d'être assis avec moi sur mon trône comme aussi j'ai vaincu et je suis assis avec mon père sur son trône.* (Comparez avec V, 6 et XX, 4.)

Nous pourrions multiplier ces preuves de symétrie calculée et d'artistique combinaison. Citons seulement encore le portrait du Fils de l'homme du chapitre I, 13-17. Tous les attributs qu'il possède ici reparaissent dans les apparitions correspondantes de XIV, 14 et XIX, 11, 16. Il n'y a pas jusqu'à cette expression si curieuse au point de vue grammatical, ὅμοιον υἱὸν ἀνθρώπου, qui ne soit répétée dans le corps de l'ouvrage. Ce qui étonne enfin c'est que dans cette prétendue préface, mise par un auteur chrétien en tête d'un livre juif pour y développer ses croyances chrétiennes plus librement, alors qu'il reproduit tout le symbolisme du reste du livre, il en omette deux, les plus caractéristiques peut-être de son christianisme savoir : l'*agneau immolé* et le nom du Messie chrétien, le *logos* de Dieu. L'idée d'une préface extérieure à l'ouvrage ne suffit pas pour expliquer les faits littéraires que nous venons de signaler. Tout trahit une conception homogène.

Il reste une considération plus décisive encore. N'y a-t-il pas un plan ou plutôt un cadre construit avec art et réflexion et dans lequel notre Apocalypse se développe? Et si ce plan existe, nos trois premiers chapitres restent-ils en dehors de ce cadre ou y sont-ils compris et enfermés? On a beaucoup discuté sur ce fameux plan de l'Apocalypse, et il faut bien convenir que certains auteurs pour le retrouver partout ont poussé la subtilité exègétique jusqu'à l'extrême. Dans la seconde partie du livre, en particulier, il a fallu multiplier les épisodes, les intermèdes, les parenthèses dramatiques, au point que ce qui forme ces intermèdes prétendus est plus important que le drame lui-même. Mais, en accordant que ce plan ne se maintienne pas sans rupture et sans irrégularité jusqu'au bout, il est impossible de nier qu'il existe; il saute aux yeux au moins dans la première partie.

On a comparé notre Apocalypse à un grand drame et la comparaison est assez juste. Mais il est aisé de voir que les acteurs et les scènes marchent et se déroulent d'après un mouvement rythmique dont la règle fondamentale est facile à discerner. Cette règle est déterminée par le chiffre sacré 7. Le rôle de ce nombre est dominant partout. La révélation provient des sept esprits de Dieu; elle est adressée aux sept églises d'Asie; elle s'accomplit en trois actes dont chacun est formé de la succession de sept sceaux rompus, de sept trompettes sonnantes et de sept coupes renversées. Sept rois sont accordés à l'empire romain; la ville sainte sera foulée aux pieds par les païens pendant trois ans et demi ce qui est la moitié de sept, etc. Mais ce rôle du chiffre 7 n'est-il pas aussi évident dans nos trois premiers chapitres que partout ailleurs? Et n'est-ce pas le même motif qui, ayant arrêté à 7 le chiffre des sceaux, des trompettes et des coupes, a aussi fait choisir les sept Eglises d'Asie et a fait écrire les sept lettres?

Ce n'est pas tout. Si l'on étudie de près la triple scène des sceaux, des trompettes et des coupes, on verra que chaque fois le chiffre 7 se décompose en 4 et 3, en sorte que dans chaque série, on a toujours deux groupes ou tableaux distincts. Ainsi les quatre premiers sceaux se ressemblent beaucoup et

forment un premier groupe ; les trois derniers ont un contenu tout différent. De même pour la scène des trompettes. Les quatre premières défilent dans une série rapide. Les trois dernières sont plus espacées et se confondent avec les trois οὐαί, c'est-à-dire des calamités plus formidables. Même division ou si l'on veut même rythme dans la succession des coupes. Eh bien ! n'est-il pas très curieux que les sept lettres aux sept églises se classent d'après le même système en un groupe de trois et en un groupe de quatre ? On peut remarquer, en effet, que les trois premières se ressemblent beaucoup par le contenu et un ton adouci ; c'est le premier groupe. Les quatre dernières se terminent toutes de la même façon, et sont d'un ton plus sévère ; c'est un second groupe.

On voit combien sont systématiques ou, si l'on veut, artificiels les procédés de composition de l'auteur. Puisque nous touchons à ces détails relevons une autre analogie non moins frappante. Au chapitre I nous avons un portrait du Fils de l'homme avec un ensemble de glorieux attributs. Ce même Fils de l'homme apparaît et parle dans chacune des lettres aux sept églises, et ce qui est très curieux, il y apparaît chaque fois avec l'un des attributs accumulés tout d'abord dans la peinture initiale, en sorte que chaque lettre est symétriquement rattachée à l'un des rayons de la gloire du Fils de l'homme. Ce procédé de composition qu'on pourrait appeler mécanique, se retrouve plus ou moins dans toute l'Apocalypse. C'est une des petites recettes littéraires de notre auteur. Examinez comment sont conduits les développements des chapitres IV, V, VI, etc. Au chapitre IV sont décrits d'abord le temple et le palais céleste. Puis à chacun des êtres ou des objets décrits est rattachée l'une des scènes suivantes. C'est un des vieillards qui annonce la rupture des sceaux par l'Agneau (V, 5) ; c'est tour à tour chacun des quatre chérubins qui font apparaître le contenu des quatre premiers sceaux (VI, 1 et suiv.) ; ou bien c'est une voix qui sort du trône de Dieu, ou une autre voix qui sort des angles de l'autel. Entre les décors et les scènes, si l'on peut s'exprimer ainsi, il règne toujours une correspondance et une symétrie singulières. Mais puisque, soit par le plan général,

soit par le procédé littéraire, nos trois premiers chapitres sont si intimement liés et ressemblent si fort au reste de l'ouvrage, comment admettre qu'il les en faille violemment séparer et les prendre pour une préface indépendante mise par un autre auteur en tête d'un livre étranger? Si, au contraire, comme il semble impossible d'en douter plus longtemps, ces trois chapitres font corps avec l'ouvrage, il est évident que l'hypothèse de M. Vischer doit être profondément modifiée. Dans quel sens et dans quelle mesure, c'est ce que nous allons encore essayer de déterminer.

III

Du plan général ou du schématisme de l'Apocalypse.

M. Vischer a fait des observations critiques sur certaines portions du texte de l'Apocalypse qui demeurent justes. Il a signalé des morceaux juifs comme les chapitres XI et XII qui ne se comprennent bien que dans cette hypothèse et, d'autre part, une série d'interpolations chrétiennes, en quelque sorte plaquées et qui se détachent d'elles-mêmes à la plus légère secousse, comme par exemple, XVI, 15 ou XIV, 12 et 13; XI, 8, etc. Il faudra désormais tenir compte de ces remarques. Mais ne peut-on pas en garder le bénéfice en renversant l'hypothèse générale du jeune théologien? Il voulait que notre Apocalypse fût une apocalypse juive ornée d'additions chrétiennes. Ne pourrait-on pas soutenir avec plus de vraisemblance que nous avons une apocalypse d'un auteur chrétien où sont entrés avec des modifications légères des oracles juifs, utilisés comme d'anciens matériaux dans un nouvel édifice?

Il faut revenir au *schématisme*, pour employer un terme barbare mais commode, de notre Apocalypse dont nous avons déjà parlé. Ce plan ou ce schématisme dramatique fondé sur le chiffre 7 existe et ce schématisme a été construit par l'auteur des trois premiers chapitres, c'est-à-dire l'auteur chrétien. C'est celui-ci qui a conçu les destinées finales du monde attendues à bref délai sous la forme d'un drame grandiose en trois actes : l'acte des sept sceaux, l'acte des sept trompettes

et l'acte des sept coupes, qui correspondent exactement aux trois moments apocalyptiques du grand discours eschatologique de nos premiers évangiles, les ἀρχαὶ ὠδίνων, la θλῖψις μεγάλη, le τέλος. Ce discours eschatologique, qu'il soit ou non de Jésus, prouve que cette manière de se représenter l'avenir imminent était courante et je dirais canonique parmi les chrétiens vers l'an 80 de notre ère. Plus on compare l'Apocalypse avec ce discours plus on est frappé de leur analogie foncière, et plus on reste convaincu que c'est sur cette base que l'auteur de l'Apocalypse de saint Jean a élevé son grand édifice. Les trois actes du drame lui étaient fournis par la tradition et la croyance générale de l'Eglise d'alors. Remplissez chacun de ces trois actes avec les scènes des sceaux, des trompettes et des coupes, fixées elles-mêmes par le chiffre sacré 7, et vous avez, si je puis ainsi dire, la charpente primitive et élémentaire de sa construction. Cette conception maîtresse n'est point méconnaissable encore une fois, et elle est l'œuvre de l'auteur chrétien. Voilà ce que nous pouvons considérer comme établi.

Mais cette première observation ne suffit pas, car elle n'est pas complète. Il faut se demander encore si ce schématisme est continu et embrasse toutes les parties du livre. Or, il nous paraît aussi impossible d'en affirmer la continuité que d'en nier l'existence. Jusqu'au chapitre X, le plan se déroule avec régularité et simplicité, d'une façon parfaitement acceptable sans avoir besoin de recourir aux expédients malheureux et violents de M. Vischer pour corriger par exemple le début du chapitre V (l'agneau immolé), ou faire disparaître la fin du chapitre VII concernant la multitude innombrable des rachetés de toute nation, tribu, race ou langue. Mais, autant tout est lié et bien ordonné dans cette première moitié du livre, autant les principales visions de la seconde débordent le cadre primitif et restent sans lien entre elles. Pour retrouver le schématisme en question, dans cette seconde partie, les partisans de l'unité du plan et du livre, dépensent, nous l'avons dit, autant de subtilité et d'artifices, que M. Vischer et ses amis pour le méconnaître et le détruire dans les neuf premiers chapitres. La vérité est que ce schématisme est submergé dans la seconde moitié

de l'Apocalypse sous un flot d'oracles nouveaux et absolument imprévus. Il ne reparaît un instant au chapitre XV avec les sept anges ayant les sept coupes de la colère divine, que pour disparaître avec le chapitre XVII. N'est-ce pas un fait extrêmement remarquable que toutes les grandes visions de l'Apocalypse, les plus caractéristiques, celles qui rattachent les prophéties de ce livre à un milieu historique précis, celles dont la critique moderne s'est servie pour déterminer la date du livre, je veux dire, la vision annonçant que le temple serait épargné (chap. XI), celle de la naissance du Messie, enfanté par la théocratie d'Israël (chap. XII), la vision de la bête aux sept têtes et aux dix cornes dont le chiffre est 666, enfin la vision de la prostituée et de son châtiment (chap. XVII et XVIII), n'est-il pas, dis-je, très remarquable que toutes ces grandes visions historiques non seulement se succèdent sans lien aucun, mais restent absolument en dehors du schématisme si vanté de l'Apocalypse ? N'est-ce pas déjà une présomption favorable à l'idée que ces visions d'un caractère à part et si différentes par les idées ou les sentiments de toutes les autres sont venues d'ailleurs, et que l'auteur en a enrichi son livre au risque d'en briser complètement l'organisme scénique ?

Seconde remarque. A un autre indice négligé jusqu'ici, on peut reconnaître leur origine étrangère et le fait d'un emprunt. Nous avons dit que l'auteur de l'Apocalypse a conçu sa révélation comme un drame, et il a placé ce drame dans le ciel. Voilà pourquoi dès le chapitre IV, il décrit avec tant de soin ce que nous pouvons appeler le théâtre céleste où la pièce est représentée. Jean, le voyant, n'a pas ses visions sur la terre ; il est transporté dans le ciel : « Monte ici, » lui dit la voix qui le fait entrer en extase (IV, 1). Il est donc naturel que toutes les visions qu'il reçoit aient lieu dans le ciel où se reverbèrent, comme sous la lumière d'une lanterne magique, les images symboliques des choses à venir. Suivez toutes les visions enserrées par le schématisme de l'auteur, vous verrez qu'en effet, toutes sans exception se passent dans le ciel, et sont décrites de ce point de vue du ciel où l'auteur s'est placé et nous a placés dès le début. Or il est facile de voir que les grandes vi-

sions historiques que nous rappelions tout à l'heure, le temple mesuré par le bâton du prophète, la naissance du Messie théocratique, la bête à sept têtes et à dix cornes, la prostituée et son châtiment n'ont pas été conçues ni racontées à ce point de vue. Ces visions sont l'œuvre d'un voyant resté sur la terre, ou redescendu comme l'on voudra. La situation a changé bien que le point de vue céleste revienne au chapitre XV, verset 5 avec les sept coupes qui appartiennent, en effet, au schématisme ordinaire. Le point de vue des visions historiques est autre, disons-nous et il a changé à un moment précis que l'auteur lui-même a marqué. C'est dans la scène du chapitre X où le voyant reçoit l'ordre d'avaler un petit livre doux et amer et, à la suite de cette ingestion, la mission tout à fait étonnante exprimée dans ces mots : « Il te faut encore prophétiser sur maints peuples, nations, langues et rois. » Dans ce petit livre mangé et dans cette mission prophétique absolument inattendue et qui brise le schématisme extérieur de notre Apocalypse, n'aurions-nous pas la clef présentée à nous par la main même de l'auteur, de l'énigme littéraire qu'on s'efforce en vain depuis si longtemps de résoudre ? Nous y reviendrons.

Bornons-nous pour le moment à faire simplement des remarques littéraires sur les parties qui ne rentrent pas dans le plan général de l'auteur. Aux deux premières que nous venons de présenter s'en ajoute une troisième. Comparez ces grandes visions indépendantes et hors cadre avec les éléments qui remplissent la série des sceaux, des trompettes et des coupes. N'êtes-vous pas frappés de la richesse, de l'ampleur des unes et de la maigreur ou pauvreté des autres? Les premières s'appliquent à des faits historiques déterminés qu'elles illustrent d'une façon terrible et grandiose. Voyez par exemple la peinture de la prostituée et de son châtiment. Quelle couleur, quelle poésie, quelle simple et grande éloquence dans la complainte des matelots et des marchands sur la ruine de Rome ! Au contraire, il y a véritablement impuissance d'imagination dans les images qui sortent des sceaux, des trompettes et des coupes. Toutes se ressemblent et s'épuisent très vite. Aucun événement historique de quelque portée n'est discernable. La progression

n'est pas sensible. Ces formes sont remplies par des généralités banales ou des réminiscences des plaies d'Egypte et des fléaux dépeints par les anciens prophètes : guerre, peste, famine, sauterelles, tremblements de terre, ouragans, etc. On dirait que l'auteur, après avoir construit ses grands cadres, n'a pas pu les remplir autrement qu'avec les éléments banals de la rhétorique du genre. Il ne fait pas œuvre de prophète ou de voyant ; il a fait œuvre de littérature et d'artifice. Ce qui est hors de son cadre vaut beaucoup mieux que ce qui s'y trouve enfermé ; c'est autrement puissant, concret, riche et vivant. Me permettra-t-on une comparaison familière pour rendre l'impression que j'ai reçue ? L'Apocalypse me semble un grêle filet entre les mailles duquel ont été retenus, par une heureuse fortune, de grands et beaux poissons. Il s'agit de savoir si nous pourrons réussir à dégager ces derniers sans rompre les mailles du filet.

Une dernière remarque est celle-ci, toute dogmatique et religieuse : on a parlé de la théologie et de la piété juive de l'Apocalypse constituant à côté de la théologie et de la piété chrétienne de ce livre un dualisme latent et irréductible. Cette impression de savants commentateurs n'est pas erronée. Mais, à y bien regarder, il me semble que ce judaïsme ou plutôt ce pur hébraïsme n'existe réellement que dans les grandes visions historiques de la seconde moitié du livre dont nous parlons. La foi dans la perpétuité du temple, l'espoir du retour à Dieu de la nation juive et de son salut final, la haine inexpiable de Rome et du genre humain, le Messie simplement homme naissant de la théocratie d'Israël et enlevé au ciel pour échapper à la colère du dragon, c'est-à-dire un Messie sans la croix et sans la mort ; le retour, aux derniers temps, de Moïse et d'Elie, les deux oliviers et les deux chandeliers du chapitre XI ; le monothéïsme sévère et jaloux, l'appétit de représailles contre les ennemis du peuple, la joie triomphante et sauvage ressentie à la vue de Rome dévastée ; en opposition, la gloire matérielle de la Jérusalem nouvelle redevenue suzeraine du monde, etc., tous ces traits juifs se retrouvent, et ne se retrouvent à ce degré tranché et avec cette intransigeance, que dans les grandes

visions qui restent en dehors du cadre de l'Apocalypse. Ne seraient-elles donc pas venues d'ailleurs ?

Au chapitre X, c'est-à-dire au point même où se fait, dans le schématisme serré de notre livre, la grande cassure que nous venons de constater, l'auteur a introduit cette singulière et originale vision d'un petit livre apporté par un ange qui le donne à manger au voyant. Ce petit livre renfermait une série de prophéties toutes nouvelles, comme l'indique le dernier verset du chapitre. Cette vision a beaucoup embarrassé les exégètes ; aucun n'a pu lui découvrir un sens plausible ni expliquer dans quel but elle arrive à cette place. Or, nous constatons : 1° que ce livre avalé en ce moment par l'auteur est un recueil de prophéties qui, par conséquent, vont se superposer aux autres et rester hors du cadre conçu d'abord ; 2° qu'à ce moment là précisément le schématisme de l'Apocalypse est rompu. Ne sommes-nous pas en droit d'expliquer cette vision au pied de la lettre? Ce symbole est-il autre chose que le signalement d'un fait littéraire positif, à savoir qu'à ce moment l'auteur a eu à sa disposition un document nouveau ; qu'il a réellement incorporé dans son œuvre un recueil d'oracles apocalyptiques qui avaient pour lui une origine et une autorité divines ? Telle est en raccourci l'hypothèse nouvelle où nous sommes conduits par les faits littéraires que nous avons constatés jusqu'ici et qu'il convient maintenant de vérifier de plus près.

IV

La vision du petit livre. (Chap. X.)

Pour comprendre l'intention et le contenu de cette vision, il faut noter d'abord la manière dont elle est encastrée dans l'Apocalypse et ensuite l'étudier en elle-même.

On se souvient de la marche du drame. Les sept sceaux ont été rompus et du dernier d'entre eux sont sorties les sept trompettes. Les six premières ont sonné ; la cinquième a amené le premier οὐαί ou malheur. Il doit y en avoir trois. La sixième sonne à son tour et amène l'invasion des Parthes guidés par

les rois de l'Euphrate. C'est à ce moment, entre la sixième trompette et la septième que se place la scène du petit livre. Il va sans dire qu'elle interrompt la marche du drame et que cette vision nouvelle n'a absolument ni lien ni rapport soit avec la sixième trompette qui a sonné, soit avec la septième qu'on attend. Entre le chapitre IX et le chapitre X la solution de contînuité est sensible. Mais le hiatus est bien plus frappant à la fin de l'épisode, au chapitre XI et au verset 14. La scène du petit livre est suivie de celle du temple mesuré par le voyant et du peuple juif converti par l'épreuve. « Les survivants, dit en effet l'auteur, eurent de la crainte et donnèrent gloire au Dieu du ciel. » Et c'est après cela que survient cette réflexion : « Le second οὐαὶ est passé, voici le troisième vient bientôt. » Ce second οὐαὶ, ne peut pas être vu dans la vision du temple épargné et du peuple châtié et converti qui précède immédiatement. Le second οὐαὶ, c'était le contenu de la sixième trompette, c'est-à-dire l'invasion des Parthes, comme le premier οὐαὶ était le fléau amené par la cinquième. Selon l'analogie de IX, 12, le verset du refrain XI, 14 devait venir à la fin de la sixième trompette, c'est-à-dire après IX, 21, et c'est là qu'il faut encore le rattacher pour en avoir le sens véritable. N'est-il pas évident que la scène du petit livre apporté par un ange gigantesque est entrée ici de force et que l'auteur n'a pas même pris la peine de la coudre soit avec ce qui précède soit avec ce qui suit?

Il faut encore faire une remarque sur la septième trompette. C'est la dernière et l'on sait que la dernière trompette doit amener le dénouement apocalyptique. (Comp. I Cor. XV, 51, 52). Or, dans notre Apocalypse, cette trompette sonne enfin et elle n'amène rien du tout. Au lieu d'arriver à sa fin, le drame recommence véritablement avec les chapitres XII et XIII. Comment se fait-il que cette dernière trompette qui devait être la plus formidable soit la plus stérile? Rien, mais rien n'en sort. Suivant l'analogie rythmique voici ce qu'on pouvait prévoir : de même que du dernier sceau étaient sortis les sept anges tenant les sept trompettes, de même on s'attend à ce qu'au son de la dernière trompette apparaissent les sept anges

tenant les coupes de la colère divine et exerçant le jugement suprême contre la terre des impies. Or, cela n'est pas. Les anges, tenant les coupes, n'apparaîtront qu'au chapitre XV et sont sans aucune relation avec la septième trompette. Comment expliquer ces anomalies et ces troubles dans le schématisme de l'Apocalypse sinon par la présence d'un document nouveau, qui, pour se faire place dans l'œuvre nouvelle l'a tout à fait disloquée ?

Cette vision du petit livre et celle du temple qui la suit, sont, nous dit-on, un intermède qui arrive entre la sixième et la septième trompette comme il s'en était produit un entre le sixième et le septième sceau. Nous le voulons bien, et l'auteur a été guidé par son goût de symétrie pour intercaler ici ces deux visions. Mais il reste à dire quel sens avait pour lui ce petit livre que la voix céleste lui fait avaler et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Ils se bornent généralement à dire que l'image est empruntée au prophète Ezéchiel (chap. III) et signifie la communication de la science des choses futures. Mais on ne peut pas s'arrêter à cette idée générale. Le résultat de ce petit livre avalé, c'est une mission prophétique pour l'auteur, comme l'indique le verset 11. « Il te faut de nouveau prophétiser sur maints peuples, nations, races et langues et rois. » Toute la vision et tout son intérêt se résument dans cette mission. Ce verset nous donne en même temps le contenu du petit livre. C'était un recueil de prophéties diverses concernant des peuples et des rois.

Cette mission prophétique survenant tout à coup est quelque chose de nouveau dans l'Apocalypse, et nous assistons au changement de point de vue de l'auteur. Jusque-là l'auteur était dans le ciel, simple spectateur du drame céleste qui se déroulait sous ses yeux et dont il ne devait être que le scribe. Maintenant il mange un livre et, comme les anciens prophètes, il reçoit l'ordre de prophétiser sur la terre, c'est-à-dire de faire entendre des oracles sur les destinées de divers groupes humains. Ainsi changement de point de vue et changement de rôle. On s'est demandé si le petit livre mangé faisait partie du grand livre aux sept sceaux du commencement. Entre les deux

il n'y a aucun rapport à établir, par la bonne raison que les deux images correspondent à deux conceptions tout à fait différentes. Le petit livre du chapitre X arrive du dehors, comme un supplément de prophéties qui doivent être publiées avant que la fin arrive, et qui doivent l'être non par un ange ni par le Messie, mais, ce qui est unique dans l'Apocalypse, par le voyant lui-méme agissant personnellement comme acteur dans le drame de l'histoire.

Puisque l'auteur a reçu l'ordre de prophétiser, il a dû y obéir sous peine de manquer à sa mission. Où sont donc ces prophéties nouvelles? La plupart des exégètes ne se sont pas donné la peine de les chercher et ont cru sans doute qu'elles n'avaient pas été reproduites. En relisant la fin du chapitre X, on s'attend nécessairement à les rencontrer dans ce qui va suivre. Aussi quelques savants voient ces prophéties dans le chapitre XI. Mais il n'y est question que du temple et de Jérusalem. Cela n'épuise pas la nomenclature du chapitre X verset 11. Cet oracle doit être le premier oracle, ce n'est pas l'ensemble des oracles annoncés. Mais si vous y ajoutez : 1° la vision du chapitre XII sur la naissance du Messie ; 2° celle de la bête et du faux prophète du chapitre XIII ; 3° celle de Rome et de son châtiment chapitre XVII et XVIII, etc., vous obtenez un ensemble qui correspond très bien à l'indication du verset 11 du chapitre X. Or précisément ces oracles, sont des oracles détachés, et se trouvent étre ces grandes prophéties historiques hors cadre qui nous avaient frappés en étudiant le plan général du livre. Nous pouvons donc conclure que dans la vision du chapitre X, qui inaugure un commencement nouveau dans l'Apocalypse, juste au moment où le premier ordre apocalyptique du livre touchait à sa fin, nous pouvons conclure que cette vision, disons-nous, est autre chose qu'un ornement littéraire sans conséquence, mais que l'auteur y indique lui-même l'entrée dans son œuvre d'un groupe de prophéties nouvelles, c'est-à-dire d'un document nouveau, issu d'une conception toute différente. On peut bien dire, il est vrai, qu'un auteur a toujours la liberté de modifier son premier plan et qu'une modification de ce genre n'implique pas encore une dualité d'auteurs. Mais il faut obser-

ver que tout en concevant un ordre nouveau de prophéties, l'écrivain n'a pas abandonné son cadre primitif. Son procédé n'est pas la transformation organique d'un ensemble ; mais la superposition de deux édifices de construction différente ; car l'ancien plan subsiste sous les matériaux nouveaux qui l'écrasent et le débordent. Voyez le schématisme des sept coupes. On remarquera également que le dénouement suprême du grand drame n'est pas amené par la dernière coupe. Ce dénouement, c'est-à-dire le triomphe du Messie sur les rois de la terre et sur le dragon, est indépendant du schématisme primitif de l'auteur et lui a été fourni par le nouveau recueil de prophéties dont il va faire usage.

Nier l'intervention de ce document nouveau à partir du chapitre X, alors que l'auteur a pris soin de l'annoncer lui-même et que tout confirme son dire, nous a paru impossible. Il est vrai qu'on peut croire que le même auteur a écrit ce second recueil de prophéties comme le premier. En théorie la thèse est soutenable. Il faut voir ce qu'elle devient devant les faits littéraires qui restent à constater. Nous sommes en présence du recueil de prophéties annoncé chapitre X, verset 11. Ces prophéties sont-elles juives ou judéo-chrétiennes ? Formaient-elles un ensemble lié ou bien n'étaient-ce que des oracles détachés? Nous ne pourrons répondre à ces nouvelles questions avec quelque vraisemblance qu'après avoir essayé de reconstituer ce recueil et qu'on l'aura tout entier sous les yeux pour en bien juger.

V

Essai de reconstitution du recueil de prophéties annoncé chapitre X, verset 11.

Voici tout de suite le tableau des morceaux de la seconde moitié de l'Apocalypse qui dérivent, à mon avis, de cette nouvelle source. On y reconnaîtra précisément toutes les grandes prophéties et quelques autres qui, indépendantes du plan primitif du livre, restent détachées dans le contexte et correspondent exactement à la caractéristique du petit livre annoncé :

« prophéties diverses sur des peuples et des rois. » Ce recueil comprenait :

1° XI, 1-13 : Un oracle sur le temple et sur Jérusalem.

2° XII, 1-18 : Un oracle sur la naissance et l'enlèvement au ciel du Messie théocratique.

3° XIII, 1-18 : Oracle sur la bête à sept têtes et son prophète.

4° XIV, 6-20 : Série de petits oracles détachés sur l'évangile éternel, sur la chute de Babylone et les adorateurs de la bête, enfin sur la moisson et la vendange de l'iniquité mûre sur la terre.

5° XVI, 13-16 : Oracle sur les trois démons-grenouilles et la bataille d'Armagedon.

6° XVII, 1; XIX, 2 : Grand oracle sur la prostituée et son châtiment.

7° XIX, 11-21 : Premier triomphe du Messie sur la bête et les rois de la terre. Le festin des oiseaux du ciel.

8° XX, 1-10 : Second triomphe du Messie sur Gog et Magog.

9° XXI, 9 ; XXII, 5 : La nouvelle Jérusalem suzeraine de l'univers. Oracle faisant pendant à celui de la chute de Rome.

Nous ne pouvons pas dire *a priori* que tous ces oracles soient de même date, de même nature et de même origine. Il faut les examiner rapidement l'un après l'autre pour saisir le caractère de chacun d'eux.

Le premier, XI, 1-13, repose sur la foi juive que dans la catastrophe qui s'approche, le temple, l'autel et les fidéles réunis dans le temple seront épargnés. Un tel oracle évidemment a dû être rédigé avant le moment où, le temple ayant été détruit par Titus, l'événement avait confondu l'espérance des Juifs. Au lieu de rédiger des oracles sur la préservation miraculeuse du temple après l'an 70, on cherchait plutôt dans les Ecritures des prophéties annonçant sa destruction par le feu, comme le prouve ce curieux passage de Josèphe (*B.* Jud. IV, 6, 3 *in fine*). « Il y avait un vieil oracle d'hommes inspirés d'après lequel la ville serait prise et le temple livré aux flammes d'après la loi de la guerre, quand éclateraient les séditions intestines, et quand des mains juives elles-mêmes profaneraient le sol de Dieu. » Donc, notre oracle date d'avant l'an 70 et du

moment où les armées romaines forçaient la première enceinte de la ville[1]. Mais il faut ajouter que cet oracle est juif non à cause de sa couleur et de ses images, non pas même à cause de l'attente des deux précurseurs du Messie, Moïse et Elie. (Comp. Math. XVII, 3.) mais parce qu'il n'est pas admissible que les chrétiens aient oublié la prophétie de Jésus sur la destruction inévitable du temple qui est directement contraire à celle-ci. (Math. XXIV, 1, 2.) Et les chrétiens de Jérusalem, s'enfuyant à Pella montrent bien qu'ils ne croyaient trouver aucun refuge assuré dans Jérusalem ni dans le temple. Nous concluons donc que ce premier oracle est d'origine juive. Il suffit d'en laisser tomber les derniers mots du verset 8 : ὅπου καὶ ὁ κύριος αὐτῶν ἐσταυρώθη qui ont tout l'air, en effet, d'une annotation postérieure et étrangère, pour avoir une page du plus authentique judaïsme d'avant l'année 70.

Il faut en dire autant du second (XII, 1-18). Ce n'est point parce que nous y trouvons des images juives et théocratiques ; car les premiers chrétiens ont emprunté toutes leurs images et leurs espérances apocalyptiques au judaïsme. Nous disons que cet oracle est juif parce que le Messie annoncé est le Messie sans la croix. Il est fils de la théocratie d'Israël et, *au moment de sa naissance sur la terre*, il est enlevé au ciel pour échapper à la mort et au dragon, pour croître paisible dans le ciel avec les anges, jusqu'à ce qu'étant homme fait, il redescende en triomphateur sur la terre. Il est absolument impossible de concevoir qu'un chrétien pût se représenter ainsi l'histoire du Messie de Nazareth mort sur une croix. D'ailleurs il suffit comme précédemment de supprimer les mots διὰ τὸ αἷμα τοῦ ἀρνίου (vers. 11) qui sont en contradiction avec tout l'oracle, et au verset 17, le membre de phrase où paraît le nom de Jésus, pour ne plus trouver le moindre obstacle à cette interprétation juive. Aucune autre ne nous semble possible.

Le troisième oracle (chap. XIII) concernant la bête et son

[1] A ce moment, au contraire, bien des oracles circulaient, annonçant que Jérusalem ne serait pas prise, que le temple resterait debout et que le Messie, au moment le plus critique, allait apparaître. Josèphe. B. J, VI, 5, 4; Tacite, *Hist.* 8, 13; Suétone, *Vespasianus*, 4.

prophète, c'est-à-dire l'empereur et la sagesse païenne est d'un caractère moins tranché. Les principales images sont tiréees du symbolisme de Daniel dont usaient également chrétiens et Juifs. Toutefois les premiers mots du verset 7 se comprennent mieux au sens juif. Il est question là, nous semble-t-il, de guerre réelle et non de persécution, de la guerre que les Romains font à la théocratie, aux saints d'Israël. Il fut donné à la bête de vaincre les saints pendant quarante-deux mois et d'avoir autorité sur eux. Les mots : εἴτις εἰς αἰχμαλωσίαν, εἰς αἰχμαλωσίαν ὑπάγει prouvent encore qu'il s'agit de prisonniers de guerre. L'oracle ne fait donc pas allusion à la persécution des chrétiens sous Néron, mais à la guerre juive. Il ne suit pas que la bête au chiffre de 666 ne soit pas Néron ; mais c'est Néron *redivivus* dont on connaît bien la légende longtemps persistante, Néron blessé à mort par l'épée et qui a repris vie (vers. 14). Nous concluons donc que nous avons encore ici un oracle juif légèrement retouché aux versets 8 et 9, comme l'a démontré M. Vischer, oracle qui est un peu postérieur aux deux autres, et fait allusion aux mêmes événements.

Ces trois premiers oracles, bien que sans lien extérieur ne sont pourtant pas indépendants les uns des autres. Autant ils sont étrangers au contexte général de l'Apocalypse, autant ils tiennent ensemble, non seulement par l'effet d'une même situation historique d'où ils sont tous les trois sortis, mais encore par des indications précises qui prouvent qu'ils se supposent réciproquement. Ainsi dans le premier oracle apparaît déjà la bête τὸ θηρίον qui sera l'objet du troisième. Dans celui-ci reviennent les quarante-deux mois de triomphe et de pouvoir accordés aux païens sur les Juifs dont il était question au chapitre XI. Enfin, il est évident, d'autre part, que la bête à son tour n'est que l'incarnation et l'organe du dragon rouge, du diable qui persécute la mère du Messie et veut dévorer son enfant. Ces trois oracles forment donc un ensemble et sont les trois moments d'une même évolution apocalyptique.

Nous passons tout de suite au numéro 6, c'est-à-dire au grand oracle sur la prostituée et son châtiment (XVII et XVIII). Il faut noter tout d'abord la curieuse façon dont cet oracle est rattaché

à ce qui précède. La chute de Babylone faisait partie du contenu de la septième coupe (XVI, 18). Rien n'aurait été plus naturel que de raconter alors cette ruine de Rome. L'auteur même l'a fait en partie avec les versets 17, 18, 19 et 20 du chapitre XVI. Or, au chapitre XVII, quelque chose de tout nouveau recommence. L'un des sept anges qui avaient les sept coupes, emporte le voyant au désert, et c'est au désert qu'a lieu la vision de la prostituée, non au ciel comme la vision des sept coupes. C'est assez dire que l'oracle de la prostituée n'appartient pas au schématisme septennaire de l'Apocalypse, qu'il a une existence indépendante et vient du dehors comme un ajout au tableau de la dernière coupe. Que ce nouvel oracle fut en réalité relié à celui concernant la bête du chapitre XIII, c'est ce que prouve le fait que la femme apparaît assise sur la bête aux sept têtes et aux dix cornes. Ces pages admirables de poésie et d'éloquence respirent à chaque ligne la haine nationale des Juifs contre Rome et l'ardeur de représailles qui les animait. La complainte des matelots et des marchands est d'une inspiration essentiellement juive. Le verset 16 du chapitre XVII nous place très positivement dans la situation historique d'où l'oracle est sorti : « Les dix têtes (les dix proconsuls) et la bête (Néron sorti de l'enfer et dont le retour paraissait imminent) haïssent la prostituée; ils la rendront déserte et nue, ils mangeront ses chairs et la consumeront par le feu. » C'est la crainte universelle qui s'attachait au spectre effrayant du *Nero redivivus*. Cet oracle a donc été rédigé aux environs de l'an 70, mais un peu après ceux auxquels il se rattache et dont nous avons déjà parlé. Jérusalem a été prise, le peuple massacré et c'est du milieu des ruines fumantes de la ville sainte qu'est partie cette terrible prophétie contre Rome victorieuse (XIX, 24). Les quelques interpolations chrétiennes qu'on y remarque se dénoncent et tombent d'elles-mêmes (XVII, 6, 14). Peut-être est-il possible de soutenir que la vision du chapitre XVII appartient à l'auteur chrétien de l'Apocalypse et qu'il l'a imaginée pour relier à son œuvre l'oracle juif sur la chute de Rome qui alors ne commencerait qu'au chapitre XVIII. A ce moment, en effet, on dirait un nouvel oracle qui commence, un nouvel ange descend du ciel

pour annoncer encore une fois la chute de Babylone, comme s'il n'en avait pas encore été question. Nous ne pouvons pas décider entre les deux hypothèses. Mais l'état singulier du texte à cet endroit de l'Apocalypse suffit pour prouver qu'il y a ici un oracle sur Rome venu de la même source que les trois premiers et dont l'étendue seule peut être discutée.

A cet oracle sur Rome et son châtiment, nous joignons immédiatement celui de XXI, 9 à XXII, 5 sur Jérusalem et sa gloire qui lui fait pendant. Notons tout d'abord que ce dernier oracle est exactement rattaché à ce qui le précède comme l'oracle de la grande prostituée à la série des sept coupes. L'un et l'autre viennent après coup, quand tout semble terminé et qu'on n'attend plus rien. On est fort surpris, en effet, au chapitre XXI et au verset 9 de voir reparaître l'un des sept anges des sept coupes oubliés depuis longtemps qui vient prendre l'auteur et le transporter sur une haute montagne (auparavant c'était au désert) pour lui montrer la nouvelle Jérusalem descendant du ciel sur la terre. Notre étonnement est d'autant plus légitime que dans ce qui précède (chap. XXI, 1-8) nous avons lu ceci : « Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n'était plus. Et je vis la ville sainte, une Jérusalem nouvelle descendant du ciel d'auprès de Dieu comme une fiancée parée pour son époux et j'entendis une grande voix sortant du trône (le voyant est toujours ici dans le ciel) disant : Voici la tente de Dieu avec les hommes, etc. » L'auteur continue et pour bien marquer que c'est la fin, il écrit : γέγοναν. « C'est fini. » Et, en effet, d'une part, il nous décrit le bonheur sans mélange des élus, et, de l'autre, le châtiment des réprouvés sans espérance. Le drame est épuisé.

Lorsque donc, au verset 9, un des sept anges reparaît et se représente à l'auteur pour lui dire : Viens et je te montrerai la fiancée de l'époux, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel, le voyant pourrait lui répondre : Mais je l'ai déjà vue et contemplée, tu arrives trop tard. Rien ne peut mieux démontrer que ce nouvel oracle est une addition postiche. Nous nous expliquons toutefois très bien le scrupule de l'écrivain. Il avait

tracé avec sobriété la figure de l'épouse chrétienne de l'agneau XXI, 1-8. Mais il lui restait sous les yeux la peinture éclatante de cette Jérusalem nouvelle, tracée par un oracle plus ancien. Il n'a pas voulu le laisser perdre, et comme il avait recueilli et cousu l'oracle sur Rome, il recueille et cout après coup et comme il peut ce dernier oracle sur Jérusalem devenue à la fin, selon les espérances juives, la suzeraine incontestée de l'univers. On peut bien défier, en effet, l'exégèse la plus subtile d'expliquer comment après la péricope sur l'habitation de Dieu parmi les hommes et les huit premiers versets du chapitre XXI. il peut être qnestion de la séparation des païens et des Juifs, comment surtout il peut être encore question de païens venant s'éclairer à la lumière de Jérusalem et de rois de la terre lui apportant l'hommage de leur gloire et le tribut de leurs richesses (XXI, 24, 25, 27 et XXII, 2) ? Ce sont là autant d'anachronismes et de contresens. Tout s'explique le plus aisément du monde si l'on veut bien reconnaître que nous avons encore ici un oracle juif légèrement modifié en deux ou trois endroits par une plume chrétienne. Toute le conception sur laquelle il repose est juive. La nouvelle Jérusalem est fondée exclusivement sur les douze tribus des enfants d'Israël. Seuls les Juifs en sont les citoyens légitimes ; les païens y apparaissent en qualité d'hôtes étrangers qui y jouissent d'une hospitalité bienveillante, laquelle ils doivent encore payer par l'offrande de leurs richesses. « Les païens marcheront à travers sa lumière et les rois de la terre apporteront dans ses murs leur gloire... Et l'on y apportera la gloire et les hommages des païens. » Notez encore plus loin ce trait : « L'arbre de vie donne douze fruits, chaque mois apportant son fruit (pour la nourriture des Juifs). Et les feuilles de l'arbre pourront servir à la guérison des païens. » On peut nous objecter que, dans cette Jérusalem nouvelle, il n'y a plus de temple (vers. 22). Mais, outre que ce peut être là une modification chrétienne, il n'est pas impossible qu'après la ruine complète de Jérusalem et du second temple, le voyant juif ait rêvé quelque chose de mieux que l'édifice reconstruit par les Hérode. D'ailleurs il va sans dire qu'ici comme ailleurs l'auteur chrétien a christianisé l'oracle qu'il

voulait conserver, ainsi qu'il paraît encore aux chapitres XXI, 14, 23 et XXII, 1, etc. Le point essentiel est que l'idée fondamentale qui a inspiré l'oracle reste visible; nous voulons dire : la distinction maintenue même après le renouvellement de toutes choses des Juifs et des païens dans la Jérusalem nouvelle. Or cette idée ne nous paraît pas pouvoir être contestée et ressemble véritablement, après la belle vision de XXI, 1-8, à une lourde rechute dans le judaïsme.

Cette dissection de l'Apocalypse paraîtra sans doute fort subtile et peut-être téméraire à ceux qui ne voudront pas se rappeler que nous l'avons entreprise sur l'indication expresse de l'auteur lui-même renfermée dans la vision du chapitre X, ou qui n'auront pas senti aussi vivement que nous le désordre et le mélange qui règnent dans la seconde moitié de ce livre. Qu'on nous permette avant de finir d'en donner une nouvelle et dernière preuve. Nous voulons parler du petit oracle intercalé après la sixième coupe (chap. XVI, 13-16). Il s'agit des trois esprits impurs sous forme de grenouilles, sortant de la bouche du dragon et de la bouche de la bête et de celle de son prophète. Cette vision est absolument indépendante de celle de la sixième coupe qui la précède immédiatement comme de celle de la septième qui la suit. C'est un bloc véritablement erratique et qui provient d'un autre ensemble. Il est vrai que M. Düsterdieck et bien d'autres ont essayé de faire rentrer cet oracle imprévu dans la sixième coupe. Mais ils n'y ont pas réussi. Le contenu de la sixième coupe ne peut être qu'un fléau comme celui de toutes les autres et comme l'auteur le dit expressément (XV, 1). Ce fléau ou cette plaie apportée par la sixième coupe est indiquée nettement au verset 12 : c'est l'invasion des rois de l'Orient qui vont trouver la route ouverte devant eux. C'est l'exacte répétition du fléau annoncé déjà IX, 14 par la sixième trompette. Mais ce qui suit est tout autre chose. Les trois esprits impurs n'ont d'autre office que de rassembler les rois de toute la terre (qui ne sont pas à confondre avec les rois de l'Euphrate) dans la vallée d'Armagedon où ils seront anéantis par l'armée céleste du Messie. On conviendra qu'il est assez étrange de présenter cette victoire libératrice du peuple de Dieu comme

un fléau ou une plaie terrible entre toutes les autres. Il y a donc une solution de continuité évidente entre les versets 12 et 13 de ce chapitre XVI. M. Reuss l'a bien compris et il fait de l'oracle concernant les trois esprits grenouilles, un intermède entre la sixième et la septième coupe, sans relation directe avec aucune d'elles. Mais tandis que cet oracle est absolument étranger au schématisme des sept coupes, il rentre naturellement et logiquement dans la série des oracles juifs que nous essayons de reconstituer. En effet, ces esprits grenouilles sortent de la bouche du dragon, de la bête et de son prophète dont il a été question aux chapitres XII et XIII ; ils rassemblent les forces de la bête pour le combat suprême contre le peuple de Dieu et son chef le Messie, et marquent l'endroit géographique où le Messie juif au chapitre XIX, 19-21 rencontrera ces ennemis réunis et livrera leurs cadavres en proie aux oiseaux du ciel. Enfin on remarquera que dans ce court oracle se rencontre, comme dans tous ceux de même origine que nous avons étudiés, une interpolation chrétienne qui véritablement ne tient à rien et que tous les exégètes doivent écarter pour retrouver la suite d'une phrase malencontreusement brisée. Nous voulons parler du verset 15. Comparez avec les intercalations de même nature XIII, 9 et XIV, 12, 13.

Conclusion.

Ainsi reconstitué au moins dans ses éléments principaux, ce recueil d'oracles dont la vision du chapitre X nous avait fait présumer l'existence, se présente à nous avec une physionomie très distincte. Tous ces oracles, en effet, forment un ensemble homogène. Ils sont tous d'origine juive, sont animés du même souffle de piété juive, correspondent à des idées ou à des espérances exclusivement juives. Ils se séparent du reste de l'Apocalypse et se rapprochent les uns des autres par le ton et par la couleur.

En second lieu, bien que disloqués et sans lien extérieur les uns avec les autres, ils forment une chaîne dont les anneaux correspondent aux phases successives d'une évolution apoca-

lyptique déterminée. Le progrès est sensible. Avec le premier, nous sommes au moment où Jérusalem est forcée par l'armée romaine : l'oracle survient annonçant que celle-ci restera maîtresse de la ville trois ans et demi et que le temple subsistera, refuge inviolable ménagé aux vrais adorateurs de Dieu. Mais plus la détresse des élus est grande et triomphante l'iniquité, plus l'apparition du Messie est proche. En présence des armées romaines, en face du dragon rouge prêt à le dévorer, l'enfant de la théocratie, le Messie va naître, et sera enlevé au ciel, tandis que sa mère sera persécutée sur la terre. C'est le second oracle. Le troisième est consacré à la bête aux sept têtes et aux dix cornes, à sa puissance et à l'adoration universelle dont elle est l'objet de la part des hommes. A ce moment viennent les courts oracles du chap. XIV annonçant que la moisson d'iniquité est prête, que la vendange d'impiété est mûre et que le moissonneur et le vendangeur vont venir. Voici d'abord le châtiment de Rome, de la grande prostituée. C'est Néron revenu et suivi des rois ses alliés qui la réduiront en cendres, perspective sans doute ouverte à l'imagination du voyant par le souvenir de l'incendie de 64. Cependant sous l'inspiration des trois esprits impurs, la bête et les rois de la terre ont réuni leur armée dans la vallée d'Armagedon. C'est là que le Messie va les surprendre et les détruire. Alors viendra pour le peuple d'Israël délivré une période de paix et de bonheur de mille ans. Nouveau retour offensif de Gog et de Magog, nouvelle et définitive victoire du Messie. Une Jérusalem éblouissante de richesse s'élèvera et sera suzeraine de l'univers pacifié. Le drame apocalyptique est complet et parfaitement intelligible. C'est le mélange ou plutôt le déroulement alternatif et parallèle de ce drame juif et du drame conçu par l'auteur chrétien qui produisent la confusion, la contradiction et l'obscurité. Les scènes particulières apparaissent, en effet, comme doublées ; une fois nous avons la scène juive, une autre fois la scène chrétienne et naturellement ces répétitions retardent le drame et y jettent des couleurs diverses. Exemples de ces doubles scènes : 1° XXI, 1-8. La nouvelle Jérusalem chrétienne ; XXI, 9 à XXII, 5, la nouvelle Jérusalem juive. 2° Dénouement guerrier du drame juif, XX, 7-

10; dénouement du drame chrétien, XX, 11-15. 3° Le banquet de noces chrétien, XIX, 7-9; et XIX, 17-21, le festin juif donné par le Messie aux oiseaux du ciel. 4° Voyez encore la chute de Rome annoncée quatre fois, XIV, 8; XVI, 19; XVII, 1 et XVIII, 2. Comment s'expliquer autrement cette bizarre composition qui contraste si fort avec la composition si régulière de la première partie du livre?

Non seulement ces oracles sont homogènes et forment une série logique, mais, — et c'est ici l'observation la plus importante, — tous sortent d'une même situation historique; tous jaillissent vibrants et colorés de l'effroyable catastrophe de l'an 70; tous datent de la veille ou du lendemain de la ruine de Jérusalem. Nous ne voulons pas dire qu'ils aient été rédigés le même jour et en un corps d'ouvrage. De cela nous ne savons rien. Ce que nous constatons c'est qu'ils sont le dernier cri de détresse, de vengeance et d'espoir de la nation juive expirante. Ces oracles, comme la critique l'a vu depuis bien longtemps, ne se comprennent que dans les années 69, 70 et 71. Ils ne se comprennent pas plus tard. Sous Domitien, par exemple, ils n'ont aucun sens. Sous Hadrien, l'image de la tête ne rime plus à rien; le nombre des empereurs arrêté et expliqué au chapitre XVIIe n'a plus de sens. La critique a donc eu raison en trouvant dans ces oracles la preuve de la date 69 et 70. Son erreur a été de conclure du particulier à l'ensemble. Le raisonnement n'est point valable pour l'Apocalypse tout entière. Désormais il faudra distinguer entre les parties.

Nous avons dit que les oracles juifs que nous avons dégagés ne se comprennent qu'aux environs de l'an 70. Mais on peut et l'on doit dire avec la même force que le reste de l'Apocalypse, l'apocalypse chrétienne ne se comprend absolument pas à cette date. Vous n'y trouverez rien qui fasse allusion de près ou de loin à la guerre juive. La christologie, l'influence très reconnaissable des idées et du langage de la théologie johannique[1], la longue vie de l'Eglise supposée, le nombre des martyrs, le ton des sept lettres dans les premiers chapitres, le

[1] M. Bovon, dans son article, a très bien relevé ce point.

nom de *logos* donné à Jésus-Christ, la théorie rédemptrice rattachée à l'image de l'agneau immolé, tout décèle une origine postérieure et nous oblige à descendre jusqu'aux dernières années du premier siècle et à donner raison à Irénée et à la tradition officielle de l'Eglise. Une fois qu'on a bien saisi ce contraste ou cette désharmonie intestine dans notre Apocalypse l'existence des deux documents qui la composent devient nous semble-t-il d'une évidence irrésistible. D'une part nous avons l'œuvre d'un chrétien qui, de sens rassis, avec beaucoup d'art et de science a composé un schème apocalyptique abstrait correspondant uniquement aux espérances persistantes des premiers chrétiens et l'a rempli avec des banalités et des réminiscences de l'Ancien Testament ; d'autre part, une série d'oracles vivants et concrets, se rapportant à des événements précis et répondant à la détresse et à la foi indomptable de la nation juive expirante. Naturellement, comme il arrive toujours au bout de quelques années, comme cela était arrivé pour les prophéties de Daniel qui d'abord ne visaient qu'Antiochus Epiphane, ces oracles juifs perdirent leur signification précise, pour prendre une valeur prophétique générale et c'est ainsi que les chrétiens du temps de Domitien les accueillirent et les lurent, non comme des souvenirs d'un drame épuisé, mais comme les symboles flottants de leurs espérances d'avenir. La foi dogmatique et l'interprétation allégorique les transfiguraient à l'envi ; c'est ainsi que l'auteur chrétien de notre Apocalypse se crut le droit et même le devoir de les faire rentrer d'une ou d'autre façon dans la grande œuvre théologique qu'il avait conçue et où il croyait encadrer toutes les destinées de l'humanité. Ces oracles lui parurent et devaient lui paraître comme des prophéties divines. De là cette vision d'un ange géant venant lui apporter à un moment donné ce petit livret où sont contenues les suprêmes prophéties sur les peuples et les rois de la terre. L'image se trouve admirablement juste. Il a bel et bien absorbé le petit livre que nous retrouvons encore presque intact dans les flancs de son œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. Avantages et difficultés de l'hypothèse de M. Vischer 5

II. Du rapport des trois premiers chapitres de l'Apocalypse avec le reste du livre 10

III. Du plan général ou du schématisme de l'Apocalypse 17

IV. La vision du petit livre. (Chap. X.) . . , ... 22

V. Essai de reconstitution du recueil de prophéties annoncé chapitre X, verset 11 26

Conclusion 34

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

L'Evangile des Evangiles ou *les quatre récits canoniques* réduits au texte unique le plus complet, par FRÉDÉRIC-F. HAMILTON. — Un beau vol. in-12 . . . . . 5 fr.

La Noble Leçon. Texte original d'après le manuscrit de Cambridge, avec les variantes des manuscrits de Genève et de Dublin, suivi d'une traduction française et de traductions en vaudois moderne, publiée par EDOUARD MONTET, docteur en théologie, professeur à l'université de Genève. — Un beau vol. in-4°, avec fac-similé . . . . . 12 fr.

De la Certitude chrétienne. Essai sur la théologie de Frank, par HENRI BOIS. — Un vol. grand in-8° . . . . . 5 fr.

Commentaire sur la première épître aux Corinthiens, par F. GODET, professeur et docteur en théologie. — Deux vol. in-8° . . . . . 13 fr. 50

Etudes historiques et exégétiques sur l'Ancien Testament, par EUG. LE SAVOUREUX, pasteur, avec une préface de *J.-F. Astié.* — Un vol. in-12 . . . . . 5 fr.

L'ancien Monde et le Christianisme, par E. DE PRESSENSÉ. — Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

La Palestine au temps de Jésus-Christ, d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, par EDMOND STAPFER, pasteur et professeur. *Quatrième édition.* — Un vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.

Bib.Lit
S

426518

Sabatier, Auguste
Les origines littéraires et la compositior
de l'apocalypse de Saint Jean.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET